

La mer n'a pas d'horizon

Anne-Christine TINEL

*Cette pièce a obtenu le premier prix du
Concours 2011 d'auteurs d'œuvres
théâtrales du Petit Théâtre de Vallières
à Clermont-Ferrand.*

Les personnages

Ceux de l'Autre Rive

Solea, touriste naïve tombée sous le charme de Jo.
Jo, revenue au Pays pour quelques jours ; ex-compagne de Jo.
Nona, grand-tante de Jo, infirme aveugle et gaie.

Ceux du Pays

Jo, danseur prodige, tombé en désuétude.
Le père, père de Jo, militaire de carrière.
La mère, mère de Jo, femme au foyer.
Le serveur, adepte de la langue de bois.
Le type, passant opportuniste.
Le vendeur d'oursins, dragueur de bord de plage.
Le flic
La voix

Note sur la langue

Les retours à la ligne superposent à la ponctuation un autre rythme. Alors que la ponctuation clarifie le sens, les retours à la ligne affectent le débit de l'énonciation : ils trahissent chez le personnage comme une difficulté à parler, symptôme d'une émotion.

Note sur la bande son

La bande son n'a pas une place d'illustration. Lui est dévolue, en intrication avec le verbe, une part essentielle de la dramaturgie. De façon non naturaliste elle contribue à créer une tension qui souligne les temps de l'action.

Post scriptum

On a pu me reprocher de ne pas avoir nommé le Pays dont je parle, comme si cette absence de nom constituait une frilosité, un défaut d'engagement de ma part.

J'ai vécu sept ans, c'est vrai, dans un Pays où régnait jusqu'à peu un pouvoir autocrate qui s'est effondré de façon spectaculaire début janvier 2011. Il serait faux de nier l'importance de cette expérience dans l'écriture de cette pièce. Pourtant, il n'est pas légitime non plus de restreindre la nécessité de l'écriture à la dénonciation étroite d'un régime. J'ai aimé, j'aime encore, ce pays dans lequel j'ai vécu passionnément. Je reste attachée à une culture, à des amis qui me sont chers, qui vivent là-bas parce qu'ils le choisissent.

Et puis, je ne peux m'empêcher d'éprouver du dégoût par la bonne conscience des démocraties, qui prolonge dans une certaine mesure la logique coloniale. C'est si facile, de critiquer dans un fauteuil ; comme si nos démocraties étaient elles-mêmes exemptes de ce qu'il faut bien nommer l'oppression. Ce que j'ai éprouvé la nécessité de mettre en mots, c'est moins la spécificité de tel régime, que la puissance de l'oppression déclinée dans les strates du quotidien, dont le symptôme demeure un excès de silence, que désigne un excès de parole proprement déplacée. Tantôt friable, fade et papillonnante, ou dure et strangulatoire.

Tel a pu reconnaître dans La mer n'a pas d'horizon des relents rappelant l'Espagne de Franco; tel s'est trouvé dérouter par le renversement de l'illusion géocentrique dans laquelle nous, français, sommes pris sans nous en rendre compte, avec une suffisance obscène, à toujours imaginer que « l'Autre Rive » correspond invariablement à « notre » ailleurs, si réticents sommes nous à l'idée d'opérer ce décentrement auquel tout voyage nous convie, pour comprendre que « notre ici » est aussi « l'ailleurs » d'un ici qui n'est pas le nôtre.

Pour finir, je voudrais dire que je ne sais pas si cette pièce est une pièce « engagée », bien que j'en revendique la nature politique ; en vivant « ailleurs », j'ai ressenti dans ma chair, l'écho d'oppressions qui sont les miennes, les nôtres, voudrais-je écrire, et que -écho, écart- celles qui m'étaient plus étrangères ont mises en lumière.

1 - Sur le bateau

Solea

Solea - Onze heures quarante deux. J'ai du mal à parler le vent s'engouffre dans mon gosier jusqu'aux entrailles... Si j'ouvre trop grand la bouche je vais enfler, prendre la tangente par-dessus le bastingage...

LIBRE A MOI ! VACANCES ! Et les dauphins ?

Depuis qu'elle est à bord n'a que ça à l'esprit, guetter l'horizon pour voir les dauphins ; quelqu'un d'autrefois a pu lui promettre GRANDE ATTRACTION LES DAUPHINS S'AMUSENT A SUIVRE LES BATEAUX SAUTENT A QUI MIEUX MIEUX VRAI BALLET alors elle guette.

Ce que je veux dire, pendant la traversée, les dauphins, on m'a dit qu'on en voyait, alors, sont passés où ?...

Depuis hier, rien. L'autre rive a fondu depuis longtemps sous l'éponge de la nuit.

Presque arrivés... Les dauphins peut-être qu'il n'y en a plus. Faudra que je demande.

Elle est sur le pont, c'est ce qu'elle préfère, le vent, elle le prend dans la fragilité de sa chemise, septembre, l'équinoxe, la nuit dernière c'était la tempête, peut-être pour ça, les dauphins, qu'elle ne les a pas vus, tout ce que je sais : dans les couloirs, ça sent le vomi – pour l'équinoxe, on lui explique ce phénomène, il y a presque toujours une tempête, des vagues hautes comme ça, c'est en rapport avec la lune, la nuit dernière tout le monde a été malade, l'estomac à rebours et vas-y que je te dégobille à droite à gauche une partie du cœur, pas seulement les voyageurs, même l'équipage, même le capitaine.

C'est pour ça qu'elle reste sur le pont, elle ne supporte pas l'odeur de la carlingue, la moquette surtout, le vomi ça attaque c'est plus fort que tout ce qu'on peut frotter sur, rien à faire, paraît qu'il faut plusieurs semaines pour que ça disparaisse, chaque fois, l'air, y' a que ça de vrai, l'air...

Vivement qu'on arrive... Pas loin d'une heure qu'on voit la falaise. Les voyageurs sont dans la cale, ils attendent l'ouverture de la soute pour allumer les moteurs. Ceux qui voyagent à pied sont déjà sur le pont. Le vent rabat sur eux l'odeur de mazout et la fumée noire de la cheminée.

Dans le métro l'affiche promettait :

UN CADRE DE REVE OUVERT TOUTE L'ANNEE
SOUS LE SOLEIL ETERNEL DU PAYS
LA MER BLEUE SES INSTANTS
LA MAGIE DES SOIRS TENTURES OCRES ET LUMINAIRES
RESERVEZ EN LIGNE A PRESENT POUR L'HIVER PROCHAIN EN
CLIQUANT SUR LE LIEN

elle l'a fait, elle a cliqué sur le lien pour deux mille sept cent-trente euros formule tout compris pour un adulte... Elle est en vacances. Oubliés les réveils trop pointus dans la gueule des matins galeux, oubliées les deux heures de transport à dégommer minute par minute dans la pâleur du petit matin, oubliée la périodurale des regards qui oblitèrent. Surtout, je me suis éveillée dans la nausée de la cabine et j'étais prête à être une autre, c'était là, parce que figurez-vous que j'ai un corps, je veux du soleil et j'ai envie d'aimer...

2 - A l'hôtel

Nona
Jo (féminin)
Le serveur
Le type

Grand hall d'un hôtel. La réception côté jardin ; des tables, des chaises, un bar; la mer par la baie vitrée.

Le serveur seul à jardin; à cour, Nona et Jo, sa petite nièce, de l'autre côté de la baie ouverte, sur la terrasse.

En arrière plan, comme dans toutes les scènes qui se passent à l'hôtel, la télévision est allumée; au moins l'image, le son éventuellement.

Nona - Ah... Bénédiction... le voilà....

Jo - Le voilà qui

Nona - Le bruit, le bruit de l'eau, et l'odeur, la voilà ah cette odeur de mer...

(Un temps assez long.) Jo, froid, mon plaid a glissé...

Jo - Là.

Nona - Toujours rien ?

Jo - Toujours rien. Rien que la brume.

Nona - Cette odeur de grand air... Ça me rappelle mon troisième mari.

Jo - Eugène ?

Nona - Non, Eugène c'est le deuxième à Fine, ma soeur. Je te parle d'Hypolite.

Jo - Le cul de jatte ?

Nona - Suites de la gangrène... Adorait les balcons l'Hippolyte. Fallait voir, Venise, chambre de Casanova - pas moins de dix-sept chambres de Casanova, à Venise - c'est ça qui m'a séduite ; cul de jatte, d'accord ; mais le reste : bel homme, un Hercule... Comme il t'attrapait la balustrade avec ses deux grandes pognes, j'en tremblais à l'idée qu'il allait m'empoigner avec ça, un peu plus tard ; tenait la rampe mais ferme, et hop, se hissait ! Ça me faisait peur, Hypolite un jour tu vas tomber, il riait, tête en bas, la gueule fendue par-dessus ses yeux brillants, ses petits bouts de moignons qui se tortillaient dans l'azur... Il faisait l'enfant l'Hippolyte. J'aimais ça. Un jour il est tombé. Sacrée belle mort pour un cul de jatte. Au moins, pas comme toutes les morts lambda.

Jo, la brume s'est levée ?

Jo - Ça commence.

Nona - On voit l'autre côté de la baie ?

Jo - Pas encore.

Nona - Alors les îles, on voit les îles ?

Jo - Pas encore.

Nona - Surtout, dis-moi, quand on voit les îles...

Jo - Promis, je te dis quand on les voit. Je retourne au bord.

Pour lire la suite, commandez le Cahier de Théâtre n°22